

Connaître la nature, c'est le plus souvent une affaire de chiffres : combien reste-t-il de rhinocéros, quel est le taux de CO<sub>2</sub> dans l'atmosphère, voilà des informations utiles à acquérir. Mais cela suffit-il ? Faire l'expérience de la nature, n'est-ce pas aussi la découvrir par des aspects qualitatifs aussi bien que quantitatifs ? C'est l'opinion de Kathleen Raine lorsqu'elle dit : « Ce n'est pas l'expérience acquise par le savoir qui nous permet d'en appréhender la réalité, mais une reconnaissance totale et immédiate. » Ne faut-il pas garder un contact avec la nature sur un plan plus sensoriel, plus subjectif, si nous voulons l'appréhender pleinement ? Nous verrons dans un premier temps que la connaissance objective de la nature garde sa pertinence, puis que des éléments de subjectivité sont indispensables ; en fin de compte, nous constaterons que la prudence et l'humilité s'imposent dans nos jugements, car nous sommes juge et partie en la circonstance.

Des éléments de connaissance quantifiés gardent tout d'abord leur pertinence, comme le rappelle Georges Canguilhem : un bilan sanguin n'est pas à rejeter, il informe sur la situation du malade. De même les calculs de population des morues auxquels se livrent Aronnax et Conseil dans *Vingt mille lieues sous les mers*. Dans sa survie au cœur des Alpes autrichiennes, la narratrice du *Mur invisible* se doit aussi de compter les jours qui la séparent de l'automne, ou la quantité de foin qui lui sera nécessaire pour l'hiver qui vient.

Mais tout peut-il se résumer à des chiffres ? Face au spectacle qu'offre la nature, il nous faut aussi garder notre capacité d'émerveillement, et prendre en compte le caractère unique de certains faits dont nous sommes témoins. Certaines valeurs ne se négocient pas.

C'est par exemple le respect dû à chaque individu de l'espèce humaine, et le refus de le considérer comme simple cobaye pour des expériences médicales, point sur lequel Canguilhem insiste à la lumière des terribles cruautés dont la Seconde Guerre mondiale a été le théâtre.

On peut aussi partager l'enthousiasme du capitaine Nemo lorsqu'il parcourt les mers et affirme que le spectacle de la nature est de ceux qui ne « blase pas facilement ».

Quant à celle qui se retrouve à devoir survivre par ses seuls efforts dans le roman de Marlen Haushofer, elle prend le temps pour contempler le ciel

étoilé et y puise une paix intérieure qu'elle n'a jamais connue auparavant.

Mais plus importante encore que le plaisir que nous apporte la nature, ou le prix qu'on lui accorde, c'est la nécessaire réflexion sur notre place dans la nature qui doit nous arrêter.

On le voit par exemple quand Georges Canguilhem évoque la question des monstres, et qu'il déclare « il n'y a rien de monstrueux dans la monstruosité » : nous sommes enclins, en tant qu'hommes, à nous méprendre sur la réalité de la nature, et à prendre pour des loupés, des formes de vie indésirables, ce qui est « improvisation, tentative », en particulier dans le cadre de l'évolution. Un exemple de cette intolérance dont il est difficile de se guérir se trouve chez Nemo, qui protège généralement les animaux, mais n'a aucune pitié pour les cachalots, à qui il reproche d'être des « bêtes cruelles et malfaisantes ».

Et si la prise en compte de l'altérité n'est pas notre point fort, la connaissance que nous avons de notre nature n'est pas non plus très grande : chez Georges Canguilhem, c'est la méconnaissance de la réalité biologique de notre constitution qui nous égare sur la voie du mécanisme et du taylorisme, une erreur que commet aussi la narratrice du *Mur invisible* lorsqu'elle essaie de se transformer en robot, de réprimer ses sentiments et sa pensée, avant de constater : « je suis un mauvais robot ».

De plus, il y a chez nous un défaut fondamental qui nous empêche d'être de bons connaisseurs de la nature, c'est notre cupidité et notre esprit de destruction. Cela est bien symbolisé par l'irruption de l'homme à la hache dans le roman de Marlen Haushofer, par les destructions systématiques d'animaux causées par Ned Land, qui ne cherche qu'à les inscrire à son palmarès de chasseur, et par l'évocation de la place considérable du cartésianisme dans la pensée occidentale à l'époque moderne. Georges Canguilhem nous rappelle en effet que la pensée de Descartes a légitimé la dévalorisation de la nature, en plaçant l'homme dans la même catégorie que Dieu, et en rabaisant les animaux au statut de ressource exploitable, de matière première. C'est de là que la prédation et l'exploitation de la nature par le capitalisme a trouvé sa source. Il nous faut revenir à plus de respect et d'humilité en la matière.

*Rédigez une conclusion pour cette dissertation.*